



Lettre d'information n° 99 du 18 mai 2020 p2/2

www.laramonda.com

Extrait de «Le curé d'Almuniaced» de José Arana

(co-édition : Gara d'editions - La ramonda) traduction : Charles Mérigot

Prix transfrontalier du Salon du Livre d'Aure et de Sobrarbe 2012 - Prix «Plume de Fébus» Orthez 2012

Chaque matin, après sa messe, Mosen Jacinto montait jusqu'à la terrasse. Il y cherchait une solitude en bonne compagnie, ce silence habité de la campagne grâce auquel la terre et l'âme dialoguent sans mots. Quand il franchissait la dernière marche, il poussait un profond soupir qui lui rendait son souffle ; puis il tirait son fauteuil de curé jusqu'à la balustrade, s'asseyait et roulait sa première cigarette du matin.

La fumée s'élevait en longues spirales, bleutées, qui se brisaient près du toit en larges anneaux transparents. Il les comptait en un jeu puéril, conscient de sa propre enfance qui n'en finissait pas de mourir.

Et il en était ainsi jusqu'à la dernière bouffée. Puis, ses yeux glissaient sur les toits et les auvents jusqu'à la tour mudéjare de San Veturián, le nid déserté par les cigognes, le coq fou de la girouette, abreuvoirs de nostalgies, inépuisable monde de souvenirs. Quels doux souvenirs, et quelle vie immaculée ils vivaient en lui ! Il les regardait comme des miniatures attendrissantes dans lesquelles il se voyait lui-même, calme à cette époque, détaché de la marche constante jusqu'à la mort.

«*Nuestras vidas son los rios...¹*» et le souvenir – pensait-il –, comme une aigrette d'éternité, tombait en pluie du paysage, comme le reflet du tremblement du peuplier sur l'eau, eau frémissante de beauté et d'angoisse du passage.

Quand il en arrivait là, il fuyait : « Allez, ouste, les souvenirs ! » Et il s'élançait au-delà des aires de battage et des paillers, vers la « Balsa Vieja », la vieille mare, brillante comme un miroir frais et rond, perdu au milieu des terres sans irrigation ; vers les collines de Santa Agueda et la barrière immensément bleue de la Sierra des Monegros. Là, ses yeux remontaient jusqu'au pic le plus haut, où la vieille chapelle constituait un minuscule point de blancheur.

San Caprasio ! Sa promenade de chaque jour avant que ses jambes ne deviennent gauches, lourdes comme des sacs de sable.

Une heure de chemin et l'on atteignait les premières sables. Là, dans un trou d'ombre, il déjeunait. Ensuite, d'une traite, jusqu'au sommet, par le chemin du Berger, bordé d'yeuses et de touffes de thym qui embaumaient.

Il se reposait sur les marches de la chapelle et laissait l'air lumineux et aigre folâtrer sur son corps. Ses yeux parcouraient la plaine pour y discerner les petites veines blanches des chemins, la trace violette des ravins, la blancheur éblouissante des bergeries. Puis, ils bondissaient jusqu'à un lointain extrême, jusqu'à la frange verte où l'Èbre s'écoule entre ses îles.

En la regardant, il ressentait une vague nostalgie pour cette terre fraîche et rouge, toute pleine de norias et de sources ; il croyait même sentir un parfum remémoré de champs de fèves et de cerisiers. Là-bas, il avait passé quelques années de son enfance, là-bas il avait vécu un amour d'adolescence, amour ingénu et doux qui avait laissé en son âme comme une légère brume de mélancolie.

Merveilleuse époque : toute la vie devant soi et le cœur plein de rêves ! Durant la jeunesse, pensait-il, chaque minute parle de quelque chose d'imminent qui ne parvient pas à éclore. Dans le corps bout ce vrombissement troublant qui enivre et assourdit ; la certitude que tout est possible, un « toujours » merveilleux et terrible qui ne s'achèvera jamais. Maintenant, en revanche, il reste des cendres de souvenirs et l'espérance en Dieu, qu'il perçoit comme un vaste refuge fait de tendresse et de miséricorde.

Malgré ce sentiment, chaque fois plus profond, il endurait, parfois, l'aiguillon du doute. Il doutait, non en matière de foi, mais de l'utilité de sa vie, du sens que cela avait eu de l'ensevelir dans cette aridité de terres et d'âmes.

Droits réservés

1 *Poème célèbre de Jorge Manrique (1440-1479) «Stances à la mort de son père» : «Nos vies sont les fleuves qui s'en vont vers la mer qu'est la mort»*

Désinscription : Cette lettre vous est envoyée parce que vous vous êtes inscrit sur notre site ou parce que nous nous connaissons. Si vous souhaitez ne plus recevoir cette lettre, il suffit de cliquer dans votre logiciel de messagerie sur le bouton « répondre » et d'écrire NON dans l'objet de votre message.

Les éditions de la ramonda, SARL, 3 allée Marie Laurent, 75020, Paris RCS 492 793 195 www.laramonda.com

